Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation

Herausgeber: Société jurassienne d'émulation

Band: 41 (1936)

Buchbesprechung: Chronique littéraire

Autor: Rochat, Jules-J.

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

PAR JULES-J. ROCHAT

Si la mort ne l'avait pas emporté au moment où la Société jurassienne d'Emulation acceptait sa proposition de faire, dans les *Actes,* une petite place à la littérature jurassienne, c'est notre Werner Renfer qui eût écrit cette chronique. Il l'eût écrite avec amour, avec cet enthousiasme qui le soulevait chaque fois qu'il parlait d'art, de littérature. Mais cet enthousiasme ne l'empêchait pas d'être clairvoyant. Renfer était un excellent juge; il savait disséquer une œuvre, en montrer les qualités et les défauts. Il nous a laissé des études critiques d'une rare pénétration. Et ces pages nous font regretter d'autant plus celles qu'il eût pu écrire encore, ici ou ailleurs, sur la littérature jurassienne.

Le destin n'a pas voulu qu'il se consacrât à cette chronique qu'il avait souhaitée. Puisqu'il n'a pas pu les écrire, que son nom du moins figure au début de ces pages que je voudrais dignes de lui.

J'aimerais aussi, avant d'aller plus loin, citer le nom de M. Jean Gressot, qui approuva avec enthousiasme la proposition de Werner Renfer et qui s'est donné pour tâche de faire mieux connaître la littérature jurassienne. M. Gressot a parlé de cette littérature à plusieurs reprises, dans différentes villes romandes et sa conférence fut pour le plus grand nombre de ses auditeurs une véritable révélation.

La littérature jurassienne existe. Elle n'est pas encore très riche il est vrai; mais si, jusqu'à la fin du XIXe siècle, nos auteurs n'ont guère fait parler d'eux en dehors de leur coin de terre, ils nous ont tout de même laissé des œuvres dont beaucoup, que nous aurions tort d'oublier, sont d'un réel mérite.

Aujourd'hui, le Jura possède quelques écrivains dont les noms sont connus, aimés dans toute la Romandie et même au delà de nos frontières. Mais la gloire de ces conteurs, de ces

poètes, de ces historiens ne serait-elle que locale que nous ne devrions tout de même pas ignorer les œuvres où ces Jurassiens ont tenté de mettre le meilleur d'eux-mêmes.

La Société jurassienne d'Emulation qui s'intéresse à tout ce que produit le Jura se devait de ne pas ignorer ses écrivains. Les *Actes* qui veulent être un reflet exact de la vie intellectuelle de notre petite patrie ne pouvaient négliger les lettres jurassiennes. Si cette chronique doit tenir les lecteurs des *Actes* au courant de ce que publient nos auteurs jurassiens, elle doit aussi prouver à ces auteurs que leur effort est suivi de près par leurs compatriotes. Nos écrivains ont besoin de notre encouragement; ils le désirent, ils y ont droit. Or, n'est-ce pas les encourager que leur dire l'intérêt que nous prenons à les lire? Nos conteurs, nos poètes, nos historiens travaillent à la gloire du Jura; les Jurassiens ne doivent pas être les derniers à signaler leurs œuvres, à en découvrir et glorifier les mérites.

*
* *

Parmi nos écrivains, Lucien Marsaux est certainement l'un des plus connus, celui certainement dont l'œuvre est la plus considérable, la plus originale. Qu'on me permette donc, avant de parler de son dernier livre, de donner une courte biographie de cet excellent romancier et de rappeler le titre de ses ouvrages.

M. Lucien Marsaux (Marcel Hofer) est né à Corgémont en 1896. Très jeune déjà, il sentit naître sa vocation. Son âme vagabonde le poussait à courir les champs et les bois; après ces randonnées champêtres, il écrivait des vers. De ces premiers essais, il reste peu de chose. Pourtant en cherchant bien on retrouverait quelques poèmes dans le *National Suisse* ou dans d'autres périodiques régionaux.

Plus tard, M. Lucien Marsaux publia des vers et des nouvelles dans la *Bibliothèque Universelle*, morte aujourd'hui, dans le *Carmel* et dans la *Revue de Belles-Lettres*. Le jeune homme fréquentait alors l'université de Neuchâtel — après avoir fait son gymnase à la Chaux-de-Fonds —; il passait de longues heures à feuilleter de tristes et secs livres de droit. Mais la poésie prenait souvent sa revanche. Aussi l'étudiant avait-il à peine abandonné le béret vert qu'il faisait paraître, à Paris, une plaquette intitulée *Poèmes* [1]). Ce sont des chants très doux, tout baignés

---

[1]) Marcel Hofer, *Poèmes*, Paris, A l'Enseigne du Figuier, Figuière éditeur, s. d. (1923).

de mélancolie, des chants qui nous parlent d'amour, de fêtes trop vite passées, du ciel, de l'eau, des arbres. Il y a là un écho de tout ce qui fit vibrer l'âme du jeune homme, ses rêves et ses regrets.

Puis, pendant plusieurs années, Lucien Marsaux parut se désintéresser de la littérature. Il plaidait. Mais l'étude de ses dossiers lui laissait tout de même quelques loisirs. Aussi, en 1928, *La Nouvelle Semaine Littéraire* commença-t-elle la publication du *Carnaval des Vendanges,* le premier roman de Lucien Marsaux [1]). L'ouvrage parut en librairie, à Paris, l'année suivante.

Le Carnaval des Vendanges où Lucien Marsaux se révélait un écrivain de race, extrêmement personnel, retint l'attention de nombreux critiques littéraires. *Les Prodigues* [2]), l'année suivante, recueillirent plus d'éloges encore. Ce roman avait vivement intéressé le clairvoyant Jacques Bainville qui l'avait retenu pour *La Revue Universelle.* En 1930 également parut *Le Cyclone* [3]), l'étrange histoire de cet homme possédé du démon qui, après avoir fait atrocement souffrir tous ceux qui l'ont approché, gravit lui-même son calvaire et, au moment de sa mort, rencontre Dieu. L'année suivante, il donne, dans la deuxième série des *Cahiers Romands* un recueil de contes intitulé *Le Cantique des Chérubins* [4]). Tous ces livres suscitèrent un vif intérêt. Edmond Jaloux et André Rousseaux consacrèrent au jeune écrivain des critiques élogieuses dans *Les Nouvelles littéraires* et dans *Candide.*

Les années suivantes, Lucien Marsaux nous donna l'*Histoire d'une jeune femme* [5]), *La Vie et la Mort de Charles le Téméraire* [6]), *L'Enfance perdue et retrouvée* [7]), *Le Cheval Blanc* [8]), œuvres vivantes, saines et fortes, que l'on ne peut lire sans vouer à leur auteur la plus grande admiration.

Enfin, en 1936, paraît un beau recueil de contes, *Le Renouveau* [9]). Dans ce livre — très joliment édité, un véritable ouvrage

---

1) LUCIEN MARSAUX, *Le Carnaval des Vendanges,* Paris, Plon, 1929.

2) *Idem, Les Prodigues,* Paris, Plon 1930.

3) *Idem, Le Cyclone,* Neuchâtel, La Baconnière et Lausanne, Spes, s. d. (1930)

4) LUCIEN MARSAUX, *Le Cantique des Chérubins,* nº 1 de la deuxième série des Cahiers Romands, Librairie Payot, 1931.

5) *Histoire d'une jeune Femme,* Paris, Alexis Redier, 1932.

6) Paris, Alexis Redier, 1932.

7) Paris, Plon, 1932.

8) MARCEL HOFER (LUCIEN MARSAUX), *Le Cheval Blanc,* Paris, Plon, 1933.

9) LUCIEN MARSAUX, *Le Renouveau,* Bienne, Imprimerie Ch. Gassmann, 1936.

de luxe — on retrouve tout ce qui a fait la valeur, l'attrait, le charme des précédents ouvrages de Lucien Marsaux. Excellent conteur, Lucien Marsaux est encore un poète doué d'une profonde sensibilité. Il possède du monde une vision très personnelle. Son regard ne s'arrête pas à l'apparence des choses. Celles-ci ont une signification cachée qu'il cherche à connaître. Elles ne sont que symbole dont il importe de pénétrer le sens.

Des forces supérieures se manifestent constamment dans la vie des hommes. Si l'on n'admet pas ces interventions mystérieuses, certains faits demeurent inexplicables, incompréhensibles. C'est ce que nous rappelle M. Lucien Marsaux.

M. Lucien Marsaux sait bien que les hommes ne sont pas aussi libres qu'ils le prétendent. Ils ont tort de se croire les maîtres de leurs destinées quand ils doivent s'incliner sous une volonté plus puissante que la leur. Ils prennent part, et sans s'en rendre compte souvent, au combat que se livrent dans le monde le bien et le mal.

Le diable pour augmenter l'armée de ses adeptes, multiplie ses attaques sournoises; pour s'emparer d'une âme, il ourdit les ruses les plus subtiles. Mais Dieu n'abandonne pas ses créatures ; Il les protège, Il emploie parfois pour les ramener à Lui les chemins les plus détournés, les plus imprévisibles, les moyens les plus inattendus; Il a ses soldats qui luttent contre l'anarchie, la fausseté, le mensonge.

Ainsi, M. Lucien Marsaux ne tient pas seulement compte de ce qui se voit. Il fait la part du mystère; il fait la part du divin. C'est pourquoi, dans *Le Renouveau*, comme d'ailleurs dans les autres ouvrages de M. Lucien Marsaux, l'inconnu se mêle constamment au connu, l'invisible au visible. Car la réalité, ce n'est pas seulement ce que l'on voit, mais aussi ce que l'on perçoit; la réalité, ce ne sont pas seulement les choses qui nous environnent, mais encore ce qu'il y a derrière ces choses, ce ne sont pas seulement les hommes qui s'agitent autour de nous, mais encore les forces supérieures et mystérieuses qui les mènent, qui dictent parfois leurs paroles, qui leur font accomplir des gestes dont la signification tout d'abord nous échappe; la réalité c'est Satan, toujours à l'affût des âmes qu'il veut perdre, — et c'est aussi Dieu dont la présence se manifeste constamment parmi nous et qui multiplie les avertissements que nous ne voulons pas entendre.

La lutte du bien et du mal: M. Lucien Marsaux nous la décrit dans ses phases les plus diverses. Ses contes sont très différents les uns des autres, différents par leur intrigue, différents par les personnages qu'ils nous présentent. M. Lucien Marsaux évoque des êtres appartenant à toutes les conditions, il nous con-

duit dans les milieux les plus variés. Cependant, toujours ses contes demeurent enveloppés d'une atmosphère étrange, mystérieuse. La présence du divin prête à certains gestes de ses personnages une ampleur extraordinaire, une signification nouvelle, inattendue, à certaines de leurs paroles, une résonance profonde, émouvante.

Ce qui plaît encore dans les contes du *Renouveau*, c'est leur accent de sincérité. M. Lucien Marsaux les a portés longtemps en lui avant de les écrire. Il les a nourris de sa méditation, de son observation, de sa sensibilité de poète, de son expérience de chrétien. L'imagination, cela va sans dire, n'est pas restée inactive ; mais elle a travaillé sur le réel. Avant tout, M. Lucien Marsaux a voulu être vrai, car, comme il le dit dans son Avertissement, « la vérité doit être préférable à nos inventions ».

Cette sincérité donne encore son caractère au style de Marsaux, style chaud, persuasif, mais que nous aimerions parfois un petit peu plus châtié. Sans fioritures, sans mots inutiles, Lucien Marsaux tend à cerner sa pensée, à exprimer avec force, avec fidélité ce qu'il sent, ce qu'il voit, ce qu'il croit. Sa phrase est nuancée, sa langue imagée, d'une grande douceur.

Lucien Marsaux occupe une place à part dans la littérature romande. Il est trop personnel pour que sa manière plaise à chacun. Cependant, il y a trop de vérité, de beauté dans son œuvre pour qu'elle n'ait pas de nombreux et fervents admirateurs ; il y a trop de persuasion, de chaleur dans la voix de ce poète inspiré pour qu'elle ne trouve pas un écho profond dans l'âme de tous ceux qui se sont rapprochés pour l'entendre.

*
* *

M. Lucien Marsaux et Mlle Clarisse Francillon sont très différents l'un de l'autre ; ils appartiennent pourtant tous deux au Jura. Mais si Lucien Marsaux nous rappelle que le Jura fut terre d'Eglise, Mlle Clarisse Francillon nous dit que ce Jura est aussi la patrie des horlogers dont elle possède les belles qualités de patience, de précision, de concision.

Mlle Clarisse Francillon est née à Saint-Imier. C'est dans cette petite ville que s'éveilla sa sensibilité, son intelligence, que commença de se former son caractère. Un enfant est extraordinairement réceptif. Tout l'intéresse et le captive. Son esprit encore neuf est continuellement sollicité par ce qui l'entoure. Sa mémoire retient tout. L'homme emmagasine pendant ses quinze premières années plus de choses peut-être que pendant tout le reste de sa vie.

Mlle Clarisse Francillon doit donc beaucoup à Saint-Imier où elle passa ses neuf premières années. Elle doit aussi beaucoup à Menton où elle vécut ensuite, jusqu'au moment où — il y a quelques années — elle alla se fixer à Paris. A Paris, elle occupe, écrivait M. André Fravel dans le *Journal du Jura,* « un charmant appartement qui donne sur le parc Montsouris, cette oasis de verdure qui est comme une petite Suisse perdue dans Paris. »

Mlle Francillon fit paraître en 1927, à Paris, *Des Ronds sur l'Eau* [1]), un recueil de poèmes en prose, de petits contes symboliques fort joliment tournés. Cette plaquette est illustrée de très beaux bois de Mlle Etiennette Francillon. La même année, Mlle Cl. Francillon publia, aux éditions du Chandelier, *Francine* [2]), une nouvelle charmante que l'on relit avec un plaisir extrême.

Trouver un éditeur à Paris n'est pas chose facile. De nombreux écrivains, célèbres aujourd'hui, ont dû heurter à bien des portes avant d'être reçus. Mlle Cl. Francillon vit l'un de ses manuscrits tout d'abord accepté, puis refusé par un grand éditeur. Sans se décourager, elle écrivit un nouveau roman qui finalement fut retenu par la N. R. F. *Chronique Locale* [3]) connut immédiatement le succès; il fut l'un des six ou huit romans qui captèrent l'attention des dames du prix Femina; lors de l'attribution du prix Renaudot, l'écrivain jurassien obtint plusieurs voix, celle entre autres de Mlle Odette Pannetier. Mlle Cl. Francillon eût pu suivre les conseils de son éditeur, faire des visites, solliciter des critiques, mendier des recommandations; à la suite de ces nombreuses démarches peut-être eût-elle obtenu l'un ou l'autre prix. Mais l'auteur de *Chronique Locale,* fière et indépendante, ne voulait pas devoir son succès à l'intrigue. Elle ne voulait, elle ne veut compter que sur elle-même, sur son talent. Mlle Clarisse Francillon nous donne là un bel exemple de probité littéraire.

Chronique Locale nous rapporte les faits et gestes de quelques familles d'Uzac, parle des intrigues qui sont ourdies dans cette ville de province, des petits et grands scandales qui y éclatent, des drames qui s'y jouent. Ce livre est plus une chronique — ainsi que son titre l'indique — qu'un roman. Il n'a d'unité que de lieu. Plusieurs histoires, plusieurs romans s'entremêlent, s'enchevêtrent. L'ouvrage est fait de petites touches successives, de petits tableaux qui n'ont souvent aucun rapport les uns avec les autres.

---

[1]) Clarisse Francillon. *Des Ronds sur l'Eau,* illustré de 24 dessins par Etiennette Francillon, Paris, Editions La Caravelle, 1927.

[2]) Bienne, Editions du Chandelier, 1927.

[3]) Paris, Editions de la *Nouvelle Revue Française,* Gallimard, s. d. (1934).

Peut-être est-ce là un défaut, mais ce défaut est racheté par de nombreuses et belles qualités. Alors que tant de romanciers, qui, eux, possèdent un métier sûr, n'ont que bien peu de choses à nous dire, Mlle Clarisse Francillon, elle, en a trop. Son roman est riche de faits, riche d'observation. Mlle Cl. Francillon a de l'imagination, une grande sensibilité. Son roman, écrit sans recherche, est extraordinairement vivant.

Peut-être, encombré de richesses, est-il aussi quelque peu touffu. Ce n'est pas le cas de *La Mivoie* [1]), d'un dessin très uni. Dans cette nouvelle œuvre, Mlle Clarisse Francillon nous conte l'histoire pathétique de Jeannette Montanet, la fille du pasteur d'Uzac. Jeannette s'éprend d'un homme beaucoup plus âgé qu'elle ; mais son amour n'est pas partagé et la jeune fille saine, rieuse, pleine de vie, dépérit, s'étiole rapidement dans l'atmosphère un peu confinée, maussade, de la petite ville de province. C'est un récit très simple, mais profondément émouvant, une histoire sincère qu'on suit avec un intérêt toujours croissant.

On ne lira pas sans émotion non plus, le troisième roman de Mlle Clarisse Francillon, *Béatrice et les Insectes* [2]). Les insectes, ce sont les hommes « parce que ça ronge, ça dévore, ça détruit... et plus on les voit de près, plus ils sont laids ».

Ils sont bien laids, en effet, les hommes qui entrèrent dans la vie de Béatrice, l'héroïne du livre. Béatrice ne fut guère plus heureuse que Jeannette Montanet. Sa mère, Hélène Forcaldier, fut à moitié ruinée par son second mari, un être vaniteux et grossier. Après avoir été la maîtresse d'un aventurier menteur et paresseux, Béatrice devint la femme d'un homme pas méchant si l'on veut, mais dépensier et joueur. Enfin, elle s'éprit d'un médecin hypocrite, avant de recueillir dans sa maison l'un des deux fils de son ex-mari, un être faible et déshérité auquel elle finit par faire don de tout ce qu'elle possédait encore.

Il se dégage de ce livre une profonde tristesse. Le sort s'est acharné sur la malheureuse Béatrice. Celle-ci ne rencontre sur sa route que des hommes laids, tarés. Et quand ces hommes l'approchent, elle qui est une jeune femme saine, lucide, pleine de bon sens, elle perd tout à coup sa clairvoyance, elle devient soudain, elle qui sait faire preuve de volonté, incapable de résistance, soumise, passive.

Sans doute y a-t-il là quelque exagération. Sans doute, Mlle Clarisse Francillon nourrit-elle à l'égard des hommes une

---

[1]) Aux Editions de la *Nouvelle Revue Française*, Gallimard, s. d. (1935).

[2]) *Idem*, (1936).

tenace rancune. Il y a en elle de la révolte qu'elle ne peut taire, un pessimisme qui la pousse à ne voir de la vie que ce qu'elle a de cruel.

Pourtant, ces tableaux poussés au noir ne nous déplaisent pas, car ils expriment clairement ce que l'auteur a voulu dire. On a beaucoup parlé des jeunes filles d'aujourd'hui, indépendantes et fortes, entreprenantes et courageuses. Pourtant ces jeunes filles ne sont pas aussi différentes qu'on l'a cru de celles qui les ont précédées. Les héroïnes de Mlle Francillon par bien des traits sont d'aujourd'hui. Mais elles sont aussi d'hier, elles sont de tous les temps, par leur besoin de se dévouer. Elles ont à un haut degré l'esprit de sacrifice. Elles sont prêtes à faire n'importe quoi pour les hommes qu'elles aiment, prêtes à se dépouiller pour eux, comme Béatrice, comme Jeannette Montanet, comme Simone, comme Anne.

Et puis, les femmes d'aujourd'hui, malgré le petit air crâneur qu'elles se donnent, ont, de même que leurs devancières, le sentiment de leur faiblesse. Elles sont moins assurées qu'elles veulent le paraître. C'est pourquoi elles acceptent si facilement de se laisser conduire par l'homme en qui elles ont mis leur confiance, c'est pourquoi elles acceptent de se décharger de tout sur celui qu'elles croient fort, elles suivent docilement les conseils de celui qu'elles ont choisi pour maître. Mais il peut arriver que ce maître soit un fort méchant homme et qu'il transforme une vie que l'on espérait belle, heureuse, en enfer.

C'est donc la femme de toujours, la femme bonne et dévouée, la femme faible qu'a peinte Mlle Cl. Francillon ; c'est aussi l'homme égoïste, méchant, qui ne songe qu'à tirer profit de ce besoin de dévouement, qu'à exploiter cette faiblesse de sa compagne qu'elle nous a montré.

Mlle Cl. Francillon, dans ses romans, ne s'attarde pas en discussions ; elle narre son histoire, qu'elle possède magnifiquement. Elle observe ses héros ; elle les voit aller et venir, s'activer à leur tâche de chaque jour ; elle les entend parler et soupirer ; elle voit leurs gestes, scrute leur visage, suit leurs regards ; admirable observatrice, elle excelle à noter ces multiples petits faits qui paraissent insignifiants, mais qui expliquent bien des tragédies. Et, peu à peu, le caractère des personnages se dessine, se précise ; peu à peu, le drame s'ébauche, se développe. Bientôt, nous voyons des espoirs s'évanouir, des rêves s'effondrer, des larmes couler ; mais jamais l'auteur ne laisse échapper un mot de compassion ou de mépris. Jamais Mlle Francillon ne laisse parler son cœur. Elle veut rester étrangère à l'histoire qu'elle

conte. Son récit n'en est que plus poignant, plus âpre, plus cruel, plus humain dans sa vérité nue, plus sincère. Il vous prend, vous meurtrit, vous accable.

Mlle Clarisse Francillon possède une langue précise, sans aucune fioriture, un style simple, familier. Ce style, nous serions enclin tout d'abord à le trouver un peu bref. Mais ce défaut, dans *Chronique Locale*, dans *La Mivoie*, dans *Béatrice et les Insectes*, n'est-il pas une qualité? Cette langue sans apprêt, volontairement dépouillée, n'est-elle pas celle qui convient le mieux aux récits probes et graves de Mlle Clarisse Francillon?

*
* *

On a trop peu l'occasion de lire des récits de la haute montagne pour ne pas trouver plaisir aux livres de M. Fernand Gigon. Ceux-ci nous apportent quelque chose de neuf, nous changent de nos lectures habituelles, des histoires d'adultère, des romans psychologiques où les héros passent leur temps à s'analyser et à méditer sur la pauvreté de leur existence. Cet air qui descend des glaciers a quelque chose d'âpre, de tonique, de régénérateur. On le respire avec joie.

Après *Eclais* [1]), M. Fernand Gigon fit paraître *Voix de l'Alpe* [2]), puis *Histoires d'en Haut* [3]). Dans ces livres, leur auteur fait preuve d'observation et d'une riche sensibilité. Il y a bien ici et là quelque chose d'un peu trop grandiloquent dans le ton. Mais après tout, n'est-il pas naturel que l'alpiniste, au souvenir de ses ascensions, se laisse emporter par son enthousiasme. Et puis, pour quelques pages un peu difficiles, il y en a d'autres d'une belle envolée, chaudes et poétiques.

Tempête sur l'Alpe [4]) marque un réel progrès sur les ouvrages précédents. L'histoire est simple. Deux touristes français, Alex Vallée et son fils Philippe ont entrepris seuls et malgré la menace d'un orage, l'ascension du Petit et du Grand Combin. Après deux jours de marche, ils atteignent le sommet de la montagne. Mais cette rude montée leur a demandé un gros effort. La descente à peine commencée, Philippe Vallée, de faible constitution, sent ses forces l'abandonner. Soudain, son pied glisse, la corde se tend. Son père, après avoir heurté le roc de la tête, tombe.

---

[1]) Lausanne, Editions Spes.

[2]) Neuchâtel, Victor Attinger, 1931.

[3]) Neuchâtel, Victor Attinger, 1933.

[4]) Neuchâtel, Editions Victor Attinger, s. d.

Les deux hommes demeurent suspendus dans le vide, de chaque côté de l'arête. Mais le corps du père, plus lourd, fait lentement remonter celui du fils. Philippe va-t-il être entraîné dans l'abîme? Il coupe la corde: Alex Vallée disparaît dans la crevasse. Philippe après avoir passé une nuit terrible sur le glacier, finit par regagner le village. Il a les mains et les pieds gelés, la tête pleine de visions incohérentes; il est devenu fou.

L'accident connu, une colonne de secours se forme immédiatement pour aller au secours d'Alex Vallée. Elle est conduite par le guide Jules Balleys. Celui-ci part, bien que sa femme soit à l'agonie. Il ne reviendra pas vivant; un accident le précipite dans la crevasse même où se trouve le corps de celui qu'il allait sauver.

Le livre de M. Gigon a quelque chose de robuste, de sain qui plaît. Il est tout imprégné de cette atmosphère lumineuse de l'Alpe. On y respire l'air pur, salubre de la haute montagne.

M. Fernand Gigon nous conte une histoire simple où l'Alpe joue le rôle principal. Cette Alpe, l'écrivain l'aime passionnément; il la connaît pour l'avoir beaucoup fréquentée; il nous la décrit avec précision; il sait nous en montrer la beauté. M. Gigon est observateur. Son livre abonde en descriptions précises et colorées, en remarques curieuses et pleines de saveur.

M. F. Gigon ne s'attarde pas à l'analyse de ses héros. Il n'écrit pas un roman psychologique. Mais cela ne veut pas dire que ses montagnards manquent de vérité. M. Gigon nous les montre bien tels que nous les connaissons, courageux et loyaux, fiers et honnêtes, francs, pieux, secourables. Ils ont surtout le sentiment du devoir. L'Alpe a formé leur caractère; et l'Alpe n'a rien de petit, de mesquin; elle ne peut qu'élever ceux qui vivent dans son intimité. M. Fernand Gigon a consacré à la vie des montagnards, vie dure, austère, mais bienfaisante, des pages qui sont parmi les plus réussies de son livre. La mort de la femme du guide, par exemple, est une scène très belle dans sa simplicité, d'une pathétique grandeur.

Disons encore que M. Fernand Gigon écrit bien. Son style est ferme, soigné. C'est un éloge que nos auteurs romands ne nous donnent pas toujours l'occasion de faire.

*
* *

André Roubaix est le pseudonyme d'un jeune avocat jurassien. Son premier roman, *Le Défenseur* [1]), traite un sujet qui ne manque pas d'originalité.

---

[1]) Neuchâtel, Editions Victor Attinger, s. d. (1936).

Afin de bien comprendre le geste de l'assassin qu'il avait à défendre — et qu'il fait acquitter — Me Pierre Simounot, avocat à Rouen, a tenté de revivre en imagination le drame étrange auquel son client fut mêlé. Mais ce gros effort l'a épuisé ; ses nerfs sont à bout. Il aurait besoin de repos, de tranquillité. Malheureusement, il ne peut éviter de nouvelles émotions qui achèvent de le détraquer. Il ne réussit pas à reprendre pied sur la terre. Il continue à vivre dans le monde où l'a conduit l'assassin.

Me Simounot se rend compte de son état et en souffre atrocement. Cette souffrance, il finit par en rendre les hommes responsables. Et, peu à peu, se précise dans son cerveau l'idée du meurtre. Tuer pour recouvrer le calme. S'il supprime la cause de sa souffrance, donc l'homme qu'il hait, ne retrouvera-t-il pas le repos ? Tuer, oui, mais qui ? Comment choisir une victime ? C'est alors que François Randal, son meilleur ami, lui parle de Luc Marvin, l'ingénieur qu'il a chassé de sa fabrique parce qu'il faisait la cour à sa femme. Marvin, c'est lui que Me Simounot va tuer, qu'il tue. Mais ce n'est pas Pierre Simounot que les policiers arrêtent ; c'est son ami Randal. Cependant, François espère, grâce à Me Simounot, son avocat, pouvoir bientôt prouver son innocence. Malheureusement, tout parle contre lui, tout l'accuse et Pierre demeure inactif. Car Me Simounot ne peut sauver son ami sans se livrer lui-même. Il se tait donc. François Randal finit par être condamné à vingt ans de travaux forcés.

Les jours passent, jours d'épouvante. Pierre ne dort plus. Il est tenaillé par le remords. Le hasard, un jour, le conduit devant la maison de Randal ; il voit Olga ; à bout de force, il lui avoue tout, sa vie atroce, sa folie, son crime. Quelques heures plus tard, Me Simounot fuit à l'étranger.

Etrange histoire que nous rapporte M. André Roubaix. Mais une question se pose tout d'abord. Me Simounot est un fou, un halluciné. Son cas intéresse-t-il vraiment la littérature ; ne relève-t-il pas plutôt de la psychiâtrie ? N'est-ce pas au médecin aliéniste et non au romancier d'ausculter ce malade ?

Mais on pourra nous répondre avec raison que Me Simounot est un fou clairvoyant. Ce malade se rend compte de son état ; il s'observe, s'analyse ; il lutte pour recouvrer la santé. Sa folie le pousse à perpétrer un crime ; mais ce crime, il ne le commet pas sans le savoir ; il l'a médité, il en voit les conséquences ; l'incarcération et la condamnation de son ami lui causent des remords atroces et tout cela n'est pas d'un être complètement déséquilibré.

Et puis, M. André Roubaix ne se contente pas de nous décrire le tourment de son héros, d'analyser sa maladie. Il recherche les causes de sa folie ; il rappelle la guerre, l'influence

déprimante, démoralisante qu'elle a eue sur les hommes, le trouble qu'elle a apporté dans les esprits. De plus, Me Simounot joue un rôle dans la société ; ses actes ont donc une répercussion sur son entourage ; le fou n'est pas seul à souffrir de sa folie ; son geste de dément provoque un drame qui atteint ses amis, les plonge dans l'affliction. Le fou, enfin, devient le « défenseur » de l'innocent accusé du crime commis par son avocat. Ce cas est exceptionnel, mais il n'est pas impossible. Dans tous les cas, il donne à M. André Roubaix le sujet d'un roman émouvant, qui illustre bien le rôle redoutable que peut jouer un fou dans la société ; il lui permet aussi de narrer par le détail les scènes poignantes de l'enquête et de la cour d'assises.

Le Défenseur est un roman bourré de faits, d'observation, un roman riche de matière. Presque trop riche peut-être ; on le voudrait ici et là plus aéré. Le livre est bien construit ; les scènes profondément dramatiques s'y déroulent avec rapidité.

Le roman de M. André Roubaix nous révèle un psychologue pénétrant, un observateur attentif, un narrateur plein d'imagination et de vie, un conteur qui sait capter l'attention du lecteur, l'intéresser à ses personnages.

M. André Roubaix écrit avec une grande facilité. Son style s'en ressent un peu. On l'aimerait parfois plus châtié ; les helvétismes, qui y sont nombreux, nous choquent d'autant plus que l'action du *Défenseur* se passe en Normandie. La phrase de M. André Roubaix est concise et nette, un peu sèche peut-être, mais alerte et vive. M. André Roubaix aime la précision ; il recherche le mot propre et, s'il le faut, le terme technique, qu'il n'a certainement pas de peine à trouver car il possède une étonnante richesse de vocabulaire.

Le Défenseur est le premier ouvrage de M. André Roubaix. Cette œuvre de début est riche de promesses. M. André Roubaix possède un beau talent de romancier. Nous nous réjouissons de lire les œuvres qu'il voudra bien nous donner encore.

*
* *

M. André Roubaix est né à Porrentruy ; M. Camille Gorgé également. M. Camille Gorgé, haut fonctionnaire du département politique fédéral, membre de la délégation suisse à l'assemblée de la S. D. N. s'est fait apprécier, à Berne comme à Genève, par son travail, son grand bon sens et sa belle franchise. Son savoir, son ardente sincérité, la clarté de ses exposés lui ont valu l'estime et la considération de tous ceux qui travaillent à ses côtés.

Mais bien que très occupé par les affaires étrangères, M. Camille Gorgé trouve encore moyen de composer des vers. Presque tous ses loisirs, il les consacre à la poésie. Heureusement pour nous.

Quelques sonnets publiés dans les *Actes* nous avaient déjà fait connaître le beau talent de M. Camille Gorgé. Grâce au recueil qu'il vient de nous donner — *Les Bivouacs*[1]) — très joliment édité par la Baconnière, nous constatons l'extrême diversité d'inspiration du poète. Tout ce qui l'a ému, réjoui, attristé, enthousiasmé depuis ses premières années de collège a éveillé en lui un chant qu'il a immédiatement transcrit. Ces chants marquent les étapes de son voyage qui, certes, ne fut point monotone, qui fut un enrichissement perpétuel.

Le poète chante tout d'abord son pays, ses villes, ses vieux bourgs, dont il cherche, dans le visage de pierre, à découvrir l'âme, il s'intéresse à son histoire, rappelle sa gloire passée. Après la guerre, pendant laquelle le diplomate-poète revêtit plusieurs fois l'uniforme de tringlot —

Je me verrai toujours les manches retroussées,
Pansant mes deux juments à l'ombre de vieux toits —

M. Camille Gorgé s'embarque pour de lointains pays. Le voyage à bord du *Suwa Maru,* qui « file avec peine ses nœuds », est riche en émotions. L'orage gronde, la mer s'agite.

On roule dans la suie entre deux files d'yeux
Miopes que cent hublots braquent sur la nuit dense.

Peu à peu l'Orient s'éveille aux yeux émerveillés du poète. Ceylan, Singapour, Hong-Kong, la Chine; enfin, c'est le Japon:

Et ce fut devant nous comme une apothéose,
Lorsqu'un matin d'hiver, trempé de clarté rose,
Nous vîmes le Japon qui riait au hublot!

M. Camille Gorgé a consacré au Japon, qui lui fit un chaleureux accueil et sut dès le premier jour le captiver, des vers pleins de douceur et de mélancolie.

C'est à l'étranger surtout qu'on apprend à aimer son pays. Quand il rentre de son long voyage, M. Camille Gorgé redécouvre la Suisse, son Jura qu'il chante avec plus d'émotion qu'autrefois, sa ville natale, qu'il trouve d'autant plus attrayante qu'il l'a quittée depuis longtemps:

Elle ne fut jamais si prenante et si belle
Que le jour où, venant de loin, je la revis.

---

[1]) Camille Gorgé, *Les Bivouacs*, Sonnets, Neuchâtel, Editions de la Baconnière, s. d. (1936).

Pour s'exprimer, M. C. Gorgé a choisi le sonnet. Il craint qu'on le lui reproche. Nous aimons trop la musique du vers traditionnel pour ne pas le féliciter d'avoir adopté celui-ci. Et qu'on n'aille pas dire que le vers libre permet de nuancer mieux son chant que le vers classique. Celui-ci permet de tout dire à celui qui le manie en maître. Non, vraiment, nous ne reprocherons pas à M. C. Gorgé de s'en être servi. Mais nous regrettons que l'auteur de *Bivouacs* ne se soit pas montré plus sévère dans le choix des pièces qu'il voulait livrer au public. Certains sonnets d'inspiration quelque peu romantique, certaines pièces de circonstance auraient pu ne pas quitter le tiroir où ils dormaient.

La gerbe allégée de ces fleurs trop pâles n'en aurait été que plus belle. Car il faut reconnaître que la plupart des sonnets de M. Camille Gorgé sont fort bien venus. Ils ont la netteté des gravures des artistes de chez nous, de ces fils d'horlogers, minutieux et patients. Ce sont des dessins d'une extraordinaire précision que M. Camille Gorgé nous a donnés de plusieurs villes suisses, de quelques paysages de chez nous et du Japon.

M. C. Gorgé a le goût du passé. Il se plaît à rappeler l'héroïsme de nos ancêtres, les combats qu'ils durent livrer pour gagner, conserver leur liberté. Il a parfois, pour peindre ce passé, des vers étrangement évocateurs, pour résumer toute une période historique, des images d'une belle netteté. Pouvait-on mieux qu'il ne l'a fait dans ces quatre vers évoquer la naissance de Saint-Ursanne ?

Ses murs sont dans l'histoire, étant faits de la pierre
Que les moines d'Irlande ont taillée à genoux
Lorsque, venus du Nord pour semer la prière,
Ils bâtirent le cloître en repoussant les loups.

Mais si, dans quelques vers, on entend comme un lointain écho de roulements de tambours, d'autres vers nous apportent le bruit des torrents, des cascades, la mélancolique chanson que font les feuilles des arbres agitées par le vent. Car M. Camille Gorgé aime la nature. Il la peint avec une précision nuancée. Certains de ses paysages, faits de petites touches légères, à la manière des impressionnistes, ont du mouvement, de la vie. Le retour du printemps, le chant d'un oiseau, le bruit d'une source, la couleur d'un nuage lui ont inspiré des vers charmants. Il a des remarques d'une extrême délicatesse, des notations exquises, comme seuls savent en trouver des poètes. Celle-là par exemple :

On sent de la musique éparse dans les arbres
Et d'un souffle, la brise éveille ce qui dort.

Mais ce poète qui sait si bien décrire ce qu'il voit, qui sait parfois croquer avec tant de bonhomie une scène familière,

évoquer avec tant de délicatesse la beauté d'un paysage, ce poète si sensible au charme de la nature, est également un penseur. Il s'attarde souvent à la méditation des plus graves problèmes. Bon nombre de ses sonnets nous font part de ses préoccupations philosophiques, des réflexions que lui ont inspirées la contemplation du monde, la fréquentation des hommes ; et ces poèmes-là ne sont, certes, pas les moins intéressants.

*
* *

J'ai cherché à être aussi bref que possible. Pourtant mon travail est beaucoup plus long que je ne l'avais prévu. Mais il y avait tant de choses à dire. La littérature jurassienne n'est-elle pas aujourd'hui plus vivante que jamais ?